

Pierre Bourdieu avait demandé à Jean Starobinski de faire une lecture critique du livre de Maurice Olender, *Les Langues du Paradis* (1989), pour *Liber*, supplément publié simultanément en cinq langues, dans le *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, *L'Indice*, *Le Monde*, *El País*, *The Times Literary Supplement*. Par la suite, à la demande Philippe Sollers, Jean Starobinski a repris et modifié son texte, publié chez Gallimard, dans *L'Infini*, 32, (1990) pp. 30-34.

Les Langues du Paradis

de Maurice Olender¹

Comment se développa la critique biblique entre le XVII^e et le XIX^e siècles ? Comment la linguistique comparative construisit-elle, à partir du sanscrit, l'arbre généalogique des langues indo-européennes ? Il ne s'agit pas là simplement d'un chapitre dans l'histoire de l'érudition ni d'un débat confiné aux seuls citoyens de la république des lettres. Les conséquences en furent considérables. La question de la lecture correcte de l'Écriture suscita l'essor de l'herméneutique. L'étude des ramifications des langues indo-européennes fit foisonner les spéculations nouvelles dans les domaines conjoints de la philosophie religieuse et de la philosophie de l'histoire.

Le propos de Maurice Olender, dans *Les Langues du Paradis*, est très bien défini : il consiste à montrer que l'influence de la théologie demeura longtemps considérable parmi les philologues qui se réclamaient de la science objective. Il entend mettre en lumière – à la faveur d'une documentation originale et sûre – la présence du mythe au sein même d'un discours qui prétendait jeter les lumières de la pensée rationnelle sur les formes révolues des croyances mythiques et religieuses. Sciemment ou inconsciemment, une foi et une apologétique restaient à l'œuvre dans les travaux de ceux qui se comparaient parfois à des

1. Maurice Olender, *Les Langues du Paradis, Aryens et Sémites : un couple providentiel*, préface de Jean-Pierre Vernant, Paris, Gallimard/Seuil, « Hautes Études », 1989, 224 p. Ce livre a été couronné par l'Académie française (prix Mottart, 1990). Le texte de Jean Starobinski reprend, légèrement modifié, le compte rendu publié en mars 1990 dans *Liber*, supplément aux *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, *L'Indice*, *Le Monde*, *El País*, *The Times Literary Supplement*.

paléontologues et que nous pouvons considérer comme les fondateurs de la linguistique moderne.

« Aryens » et « Sémites »

Les mots « Aryen » et « Sémite » ont fait leur première apparition à la fin du XVIII^e siècle. On sait l'usage qui en fut fait ultérieurement. Le moment du surgissement de ces termes mérite donc d'être observé avec la plus grande attention. C'est ce que fait Maurice Olender, dont le livre peut être considéré comme un très bel essai de sémantique historique.

Mais Olender se serait rendu la tâche trop simple, s'il s'était contenté de suivre isolément l'histoire de chacun de ces deux termes. Tout l'intérêt de la recherche réside dans le « couple fonctionnel » que ces deux termes ont constitué à l'intérieur de divers systèmes. Nombreuses furent en effet, au cours du XIX^e siècle, les philosophies qui assignèrent à la culture de l'Europe une double ascendance : Athènes et Jérusalem, Socrate et le Christ (substitué à la Loi de Moïse). Cette double filiation invitait à analyser et à évaluer les apports complémentaires de l'esprit « sémitique » et de l'esprit « aryen ». Lorsque prévalut l'illusion raciste, cette complémentarité fut tenue pour un honteux métissage. Vint le temps des idéologies grossières, dont la mémoire n'est pas près de s'effacer. Dans la préface de l'ouvrage, évoquant les transformations récentes des notions que Maurice Olender étudie à leur origine, Jean-Pierre Vernant écrit : « Dans les deux miroirs-mirages, accouplés et dissymétriques, où les savants du XIX^e siècle tentent, en s'y projetant, de discerner les traits de leur propre figure, comment pourrions-nous aujourd'hui ne pas voir, comme à l'arrière-plan obscur d'un tableau, se profiler l'ombre des camps et monter la fumée des fours ? »

Délibérément, en arrêtant son enquête à la date de 1892, Olender s'abstient d'évoquer les utilisations vulgaires des notions ethno-linguistiques dont il retrace la genèse. D'une part, l'antisémitisme de notre siècle a déjà été largement étudié (notamment par Léon Poliakov) ; d'un autre côté, il reste beaucoup à apprendre de l'emploi de ces notions par ceux qui furent de « vrais savants », dont « l'œuvre fut novatrice et influente ». Ils eurent le « souci du primordial ». Il en résulta ambiguïtés et contradictions.

L'autorité de l'écriture

Pour Richard Simon, prêtre de l'Oratoire, auteur d'une remarquable *Histoire critique du Vieux Testament* (1678), tout ce qui est dans la Bible est assurément

« divin et canonique ». Mais c'est au texte premier qu'il faut faire confiance, non aux copies corrompues qui nous sont parvenues. Il est impossible, déclare Richard Simon, d'« entendre parfaitement les Livres sacrés, à moins qu'on ne sache auparavant les différents états où le texte de ces livres s'est trouvé selon les différents temps et les différents lieux, et si l'on n'est instruit exactement de tous les changements qui lui sont survenus ». L'autorité de la révélation n'est pas mise en doute. Il faut en restituer le libellé authentique. La tâche critique de la philologie consiste à rectifier les erreurs, à éliminer les passages interpolés, à remettre en question la ponctuation tardive des Massorètes. La tâche est d'importance car l'hébreu, même si rien n'atteste sa priorité absolue, est la langue dans laquelle s'énoncent de source certaine l'ordre du monde et la règle de nos premiers devoirs.

L'autorité du sentiment

Un siècle plus tard, le sentiment religieux devient le lieu même de la révélation. Comment désormais comprendre la Bible, et sa langue originale ? Il ne faut pas les considérer comme la parole même de Dieu. Leur statut est d'ordre expressif. Ils manifestent, avec une très grande force poétique, l'âme du peuple qui eut l'intuition du Dieu unique, et qui imagina les formules d'une superbe liturgie. Mais tous les peuples ont un droit égal à l'expression poétique. Aucun d'entre eux n'a de prérogative absolue. C'est ainsi que la « Poésie Sacrée des Hébreux » (Lowth, 1754 ; Herder, 1782-1783) peut être lue comme le prélude à d'autres poésies sacrées, qu'inventeront les peuples païens ou chrétiens de l'Europe, ou d'autres peuples de l'Orient.

On voit comment se déploie un universalisme qui fait à chaque nation sa part : chaque peuple a son génie propre qui prendra forme à son heure, dans une culture et dans une poésie particulières. Ce qui n'empêche pas que la supériorité du christianisme ne soit sauvegardée en fin de compte : les sentiments exprimés par les différentes cultures, en dépit de leurs égales qualités esthétiques, n'attestent pas tous le même niveau moral. Il y a donc des peuples qui font preuve d'une plus haute spiritualité et que la Providence prédestine à de plus hautes tâches historiques.

L'autorité de l'histoire

Le moment ne tardera pas où le succès historique d'un peuple, au regard d'une nouvelle philosophie, ne se distinguera pas de sa mission providentielle. Et le moment ne tardera pas, presque conjointement, où le lieu de la révélation de la

Vérité ne sera plus ni l'Écriture ni la voix du sentiment, mais la connaissance historique elle-même. Chez Renan, chez les linguistes Adolphe Pictet et F. Max Müller, malgré de considérables différences doctrinales, on voit triompher la thèse qui fait des Aryens, dans leurs conquêtes matérielles et dans leur dynamisme intellectuel, un peuple qui répand la civilisation à travers le monde et qui fait progresser la science exacte.

Chose singulière : cette version vitaliste de la doctrine du progrès, tout en privilégiant une famille humaine totalement distincte de la famille « sémitique », ne se prive pas d'emprunter toute une série de thèmes à la Bible hébraïque : Maurice Olender remarque que les Aryas du commencement de la « race », tels que les rêve le Genevois Adolphe Pictet, habitent un pays qui ressemble au paradis biblique ; ils sont pasteurs, et même monothéistes, comme les patriarches de la Genèse. La Providence qui leur assigne leur destinée est celle même de la théologie chrétienne : on est en présence d'une élection concurrente. D'où, chez beaucoup d'auteurs qui ne récusent pas le monothéisme juif, l'image de deux destins jumeaux, mais distincts, asymétriques. Plus ancien, plus radical, le monothéisme des Sémites, en s'imposant aux Aryens à travers le message du Christ, a réfréné leur exubérante imagination polythéiste, en leur inculquant le sens de la transcendance. Apport souvent comparé à une greffe spirituelle.

En contrepartie, à en croire Renan, les Hébreux, dont l'« instinct monothéiste » s'était ouvert à une intuition fulgurante, allaient rester immobiles dans l'histoire, demeurant à l'écart de son mouvement, comme pris au piège de la grande illumination qu'ils avaient reçue, une fois pour toutes, dans l'intense clarté du désert. Musicaux, certes, mais incapables de se prêter à la pensée réfléchie, les idiomes sémitiques se sont presque immédiatement figés « dans une durée sans issue ».

Pour Renan, le judaïsme est resté un « tronc desséché », contrastant par sa stérilité avec la verdure vivante du christianisme moderne : dans la philosophie de l'histoire de ce séminariste converti à la philologie, la religion trouve son épanouissement dans la science, c'est-à-dire dans la conscience toujours accrue du passé de l'humanité entière. Et en accédant à cette conscience, l'humanité se divise ; elle découvre en elle-même le Dieu qui devient... Dès lors, fait observer Olender, la fonction du judaïsme se réduit à incarner le concept de l'intemporel : les « discours aryanosémitiques » du XIX^e siècle restaient marqués par la théologie chrétienne, qui « réclamait ce témoin immobile ».

De fait, les fondements scientifiques de ces thèses étaient fragiles. Elles n'étaient pas fondées elles-mêmes sur une philologie très sûre. Dès 1876, le

grand islamisant hongrois Ignaz Goldziher bat en brèche la thèse constamment soutenue par Renan : « Les Sémites n'ont jamais eu de mythologie. » Pour Goldziher, l'invention mythique n'a jamais été une spécialité aryenne ; Sémites et Aryens doivent être logés « dans une même histoire critique de la mythologie ». La confrontation des peuples et des cultures, par-delà le constat des différences, doit percevoir les structures homologues.

L'attrait des antinomies

Comme le montre si bien Maurice Olender, les « discours aryanosémitiques » du XIX^e siècle prenaient la relève des discours théologiques opposant l'ancienne et la nouvelle alliance. Ajoutons qu'ils prenaient aussi la relève des théories linguistiques plus sommaires que l'âge des lumières avaient héritées de la vieille doctrine hippocratique des climats. Ces théories opposaient peuples du Nord et peuples du Midi, langues septentrionales et langues méridionales. Ici encore, l'opposition allait de pair avec la déclaration d'une préférence : pour Montesquieu, les peuples du Nord, laborieux, belliqueux, jaloux de leur indépendance, avaient inventé les institutions libres : preuves en soient les lois franques, la « Constitution anglaise » ; en revanche, les peuples du Midi devaient recourir au travail servile, et se soumettre à des gouvernements despotiques.

Tout au contraire, la préférence de Rousseau (dans *l'Essai sur l'origine des langues*) allait aux peuples du Midi, inventeurs de langues mélodieuses et sonores, où primitivement la parole ne se distinguait pas de la musique. Les « passions aimantes » ont trouvé au Midi leur première expression. Les rudes langues du Nord, « filles du besoin », ne sont propres qu'à exprimer la colère, ou à soutenir le froid raisonnement. En musique, les barbares du Nord, qui ont introduit le discant, la polyphonie, les règles harmoniques, portent la responsabilité du dépérissement de la mélodie...

Rien n'obligeait le comparatisme linguistique à recourir aux couples conceptuels antinomiques. La méthode linguistique est différentielle et contrastive. Les différences ne sont pas antithèses. Mais la logique verbale des antonymes a pour elle la séduction de la symétrie : elle s'impose partout où prévalent les condamnations préconçues, l'insuffisance documentaire, le désir de faire impression. La logique des contraires, l'argument *a contrario* n'ont pas cessé de faire recette : ils obligent à trancher, tandis que le constat des différences n'entraîne aucune décision par-delà ce constat lui-même.

Comme le remarque Maurice Olender, l'on s'est constamment complu à répertorier « sur deux colonnes » les caractéristiques des Aryens et des Sémites. Les couples conceptuels les plus généraux s'offraient à l'emploi : actif et passif ; statique et dynamique ; jeune et vieux ; masculin et féminin, etc. Les conséquences en sont parfois délirantes.

On sait gré à Olender d'avoir rappelé les étranges images d'épousailles développées par le pasteur R. F. Grau (1835-1893) pour mieux persuader ses lecteurs de l'urgence d'une étroite union entre l'esprit des « Indo-Germains », toujours menacé par la corruption polythéiste, et l'esprit sémitique, soumis à la loi de la transcendance ; si les Hébreux ont reçu la révélation divine de manière féminine et passive, il leur incombe de changer de rôle sexuel et, sous la figure christologique de l'Époux, de communiquer aux Aryens, de manière virile, l'« étincelle de la transcendance ».

L'un des méfaits de la pensée antinomique est de permettre, au gré des circonstances, les permutations les plus inattendues. Au XIX^e siècle, l'on imputait au judaïsme le conservatisme le plus rigide, à l'exact opposé du progrès libérateur issu du génie aryen. Or les écrits n'ont pas manqué, surtout au XX^e siècle, qui ont fait de la fidélité (*Treue*) un trait fondamental de la « race » aryenne, tandis que la foi progressiste, et jusqu'à l'idée d'une « musique du futur » (pourtant inventée par Wagner) passaient pour des versions modernes du « messianisme juif » et de son attente impatiente de la fin des temps.

Les choses ne sont pas simples. La pensée antinomique peut être une pensée de la complémentarité. Elle peut aussi bien être une pensée de l'exclusion et du rejet. Ce qui est certain, pour le moins, c'est que le savant, lorsqu'il se laisse manœuvrer par la logique verbale des antonymes, quitte le domaine de la science pour s'avancer dans celui de la fiction. Beaucoup diraient, aujourd'hui, que nous étions depuis toujours dans la fiction, et que nous n'en sommes jamais sortis. On se serait donc toujours trompé, ce qui équivaut à dire qu'on ne s'est jamais trompé ?

Je suis persuadé du contraire. Et si j'ai aimé le livre de Maurice Olender, c'est qu'il montre très bien comment des hommes de science, de la meilleure foi du monde, ont pu se tromper.

Jean Starobinski